



Germanica

60 | 2017

Thomas Mann au tournant du siècle

Natascha Wodin, *Sie kam aus Mariupol*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2017, 365 p.

Carola Hähnel-Mesnard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3889>

DOI : 10.4000/germanica.3889

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

Pagination : 211-214

ISBN : 9782913857391

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Carola Hähnel-Mesnard, « Natascha Wodin, *Sie kam aus Mariupol*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2017, 365 p. », *Germanica* [En ligne], 60 | 2017, mis en ligne le 30 juin 2017, consulté le 06 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3889> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.3889>

Actualité littéraire

Natascha Wodin, *Sie kam aus Mariupol*,
Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2017, 365 p.

Marioupol est une ville portuaire située sur la Mer d'Azov, en Ukraine. Théâtre d'affrontements entre les bolchéviques et l'armée blanche en 1917, occupée par les troupes allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale qui y sévissent et tuent avant d'envoyer un nombre considérable d'habitants comme travailleurs forcés en Allemagne, la ville est finalement rebaptisée Jdanov sous Staline. Trois périodes historiques ne laissant pas indemnes les habitants de Marioupol, dont fait partie Ievguenia Iakovlevna Ivachtchenko qui y naît en 1920. Ievguenia est la mère de Natascha Wodin, elle se suicide en 1956 alors que sa fille n'a que dix ans. Wodin, née en 1945 à Fürth, a grandi après-guerre dans des camps pour personnes déplacées. Elle ne sait que peu de choses de sa mère : qu'elle est née en 1920 à Marioupol, qu'elle a été déportée en Allemagne à l'âge de vingt-trois ans et qu'elle et son mari ont été contraints au travail forcé dans une entreprise d'armement du groupe Flick à Leipzig. Rien sur son passé en Ukraine, rien sur sa famille, rien sur ses origines. Au cours des décennies, l'auteure tente de retrouver des traces, d'avoir des renseignements auprès de la Croix Rouge et d'organismes de recherches de personnes disparues ou dans des archives. Sans succès. Jusqu'à cette nuit d'été en 2013 où un moteur de recherche russe affiche le nom de sa mère, donnant ainsi le premier indice d'une recherche des traces que *Sie kam aus Mariupol* documente soigneusement.

Les quatre parties du livre sont autant de pièces qui servent à reconstituer et la vie de sa famille et la sienne. Dès les premières pages, Wodin avertit le lecteur que le seul rapport qu'elle avait à son histoire fami-

liale était imaginaire : jamais elle n'a essayé d'en savoir plus sur la ville de Marioupol qui restait un « lieu intérieur que je n'ai jamais exposé à la lumière de la réalité » ; et lorsqu'elle apprend que la ville avait une équipe de foot, « [son] Marioupol intérieur s'est immédiatement décomposé comme un champignon moisi » (p. 12-13). Ce rappel d'une certaine méfiance envers la réalité menaçant son « chez-soi intérieur », la référence littéraire à la fameuse lettre de Hofmannsthal, les souvenirs d'enfance ressemblant au « roman familial » de Freud plutôt qu'à la réalité ou encore les quelques passages très poétiques décrivant l'environnement dans lequel l'auteure écrit, pouvaient laisser présager une approche décidément littéraire de ce matériau familial. Or, plus on avance, plus l'écriture devient documentaire, presque historiographique.

Grâce à l'aide et aux recherches d'un certain Constantin rencontré sur un forum sur internet, Wodin apprend de plus en plus de détails sur la famille de sa mère, notamment qu'elle provient d'une famille aisée – un premier choc pour celle qui pensait jusque-là appartenir à une sorte de « rebut humain » abandonné à la fin de la guerre (p. 24). En accumulant des informations, elle s'aperçoit que ses souvenirs d'enfance, pièces éparses d'un puzzle jamais recomposé, détiennent tous une part de vérité. Des parents éloignés lui envoient des photos sur lesquelles elle essaie de retrouver sa mère, en les scrutant, en les agrandissant, sans toutefois révéler autre chose que du flou et de l'absence, rappelant l'expérience d'Austerlitz à la recherche de sa mère dans le roman éponyme de Sebald. Lorsqu'elle retrouve son cousin Igor, elle considère son enquête comme terminée, jusqu'à ce que celui-ci lui envoie deux cahiers, des mémoires écrites par sa mère Lidia, la sœur aînée d'Ievguenia.

Grâce à ces carnets qui sont relatés dans la deuxième partie du livre, l'auteure peut se faire une idée plus précise des origines de sa famille, de leur mode de vie et surtout des événements historiques tragiques que sa famille a dû affronter. Les informations qu'elle peut glaner sur sa propre mère restent peu nombreuses, elle doit se satisfaire de les « chercher entre les lignes » (p. 155), mais elle comprend mieux désormais certaines hantises de sa mère, notamment la faim et la peur de Staline dont elle lui a souvent parlé pendant son enfance. En effet, Lidia décrit à la fois la persécution des familles aisées et nobles par les bolchéviques, la famine de 1920/21, puis celle de 1932 suite à la collectivisation forcée qui sera également fatale aux habitants de Marioupol ; plus loin, Lidia évoque la Grande Terreur et les purges staliniennes dont elle est elle-même victime, envoyée dans une colonie pénitentiaire à laquelle elle survit.

Après avoir rapporté le contenu des cahiers de sa tante Lidia, Natascha Wodin consacre la troisième partie de son livre à la question du travail forcé. Sans avoir à sa disposition des documents qui révéleraient quelque chose sur le destin de sa mère, l'auteure doit se satisfaire de conjectures

et recourir à des documents historiques de propagande nazie en direction des Ukrainiens, aux informations concernant les différents trajets de déportation, les camps de transit, les très mauvaises conditions de vie et de travail dans les camps et les usines. Une de ses motivations pour écrire ce livre sur sa mère tient aussi à la volonté de faire connaître le destin de ces millions de travailleurs forcés dans l'Allemagne nazie dont le destin est peu connu, notamment en Allemagne, et qui, selon l'auteure, est moins bien documenté que le destin des victimes juives des différents camps de travail nazis (p. 266) – ici l'auteure laisse transparaître une certaine tendance à la concurrence des victimes... À partir des informations recueillies, Wodin imagine ce qu'aurait pu être le quotidien de sa mère qui survit à ses bourreaux et qui, sous-alimentée et exténuée, met au monde sa fille en décembre 1945.

La quatrième et dernière partie du livre est autobiographique et raconte l'enfance de l'auteure jusqu'au suicide de sa mère. Sont alors décrites les conditions de vie précaires dans le hangar d'une usine dans lequel le couple trouve refuge, échappant ainsi pendant un certain temps aux camps pour personnes déplacées tant redoutés. Après le passage dans un de ces camps, la famille se voit attribuer un appartement dans une sorte de ghetto moderne pour personnes déplacées ayant eu le droit de rester en Allemagne. Un retour en Union soviétique n'était pas envisageable pour la famille, les parents auraient couru le risque d'être considérés comme traîtres et ennemis du peuple sous Staline. Bien qu'ayant survécu au travail forcé, la mère se brise peu à peu, faute de s'habituer à sa nouvelle vie. Elle donne naissance à une deuxième fille, mais incapable de tenir la maison – chose qu'elle n'avait pas apprise pendant l'éducation quasi aristocratique de son enfance – elle se laisse aller à la nostalgie de sa propre enfance, de sa famille disparue, de sa ville natale. Sa fille aînée a bien perçu le désarroi de sa mère, et lorsqu'un soir elle ne rentre pas à la maison, elle comprend que celle-ci a réalisé son désir de se suicider. Ces pages sont peut-être les plus émouvantes du livre, laissant apparaître les séquelles physiques et psychologiques provoquées par la soumission à deux régimes totalitaires. Et elles donnent à voir les conditions désastreuses dans lesquelles a dû grandir l'auteure de ce livre, fille de travailleurs forcés soviétiques dans l'Allemagne nazie qui, encore longtemps après la guerre, était considérée par ses voisins et camarades de classe allemands comme appartenant à une espèce de sous-hommes.

Bien qu'elle écrive et publie régulièrement depuis les années 1980, Natascha Wodin ne fait pas partie des auteurs dont on parle souvent en Allemagne. En 2009, elle s'est fait remarquer par un roman, *Nachtgeschwister*, qui est basé sur sa difficile relation avec Wolfgang Hilbig dont elle a partagé la vie pendant une quinzaine d'années. Avec *Sie kam aus Mariupol*, Wodin renoue avec des thèmes qui la hantent

depuis son premier roman autobiographique *Die gläserne Stadt* (1983) : le déracinement et la recherche de ses racines, la marginalité, l'exclusion. Le 23 mars 2017, Natascha Wodin s'est vue remettre le prestigieux *Preis der Leipziger Buchmesse*, le Prix du Salon du livre de Leipzig, qui récompense aussi son œuvre restée jusque-là dans l'ombre. Ce qui peut toutefois étonner, c'est l'attribution du prix dans la catégorie « Fiction » (en allemand *Belletristik*, belles-lettres), car ce livre, sans indication de genre, relève bien plus du témoignage, voire de la reconstitution historiographique. Le jury insiste, certes, sur la frontière entre fiction et non-fiction à laquelle se situerait le texte, sur l'écriture autobiographique hautement autoréflexive (elle ne l'est pas toujours) et sur l'écriture romanesque que l'auteure effectuerait à partir du Journal retrouvé de sa tante Lidia (elle n'est pas plus romanesque, ici, que dans les autres parties du livre)¹. Le dépassement des genres est considéré comme « extraordinairement contemporain » (« unerhört zeitgenössisch »), et le jury souligne par ailleurs l'importance du travail de mémoire de l'auteure comme forme de résistance pour ne pas se laisser briser.

Indéniablement, c'est un livre qui mérite d'être lu et (re)connu, pour son contenu grave rappelant, une fois de plus, les périodes sombres de l'histoire du XX^e siècle. Mais par son choix, le jury de Leipzig ne dévie pas d'une tendance de la critique littéraire actuelle qui – et on peut le regretter – fait allégeance à un nouveau réalisme en littérature et semble être bien moins réceptive à la recherche formelle de l'écriture – une écriture littéraire qui, nombre d'auteurs l'ont montré, n'est pas incompatible avec le témoignage, bien au contraire.

Carola Hähnel-Mesnard

1. — Voir les explications du jury sur : <http://www.preis-der-leipziger-buchmesse.de/de/Preistraeger/Natascha-Wodin/>.